

EN S'INSPIRANT DES SOURCES EUROPEENNES

HERMAN CORIJN *

INTRODUCTION

Je vous remercie tout d'abord pour votre accueil tellement chaleureux dans votre pays si riche de souvenirs historiques.

Je remercie le recteur de l'Université de Constantza de m'avoir donné l'occasion de devoir réétudier des aspects historiques, qui au cours des années s'étaient noyés dans la rivière de nouveaux acquis et de les remettre dans le cadre d'une nouvelle Europe, pour pouvoir répondre plus ou moins valablement à vos espérances, qui seront peut-être trop exigeantes.

Au delà de cette conférence académique, cette rencontre fournit l'opportunité de faire connaissance avec une jeune Université, située dans une cité et une région, qui peuvent s'en rapporter à plus de 2.500 ans d'existence. C'est avec une chaleur sincère que je vou adresse toutes mes félicitations pour cet anniversaire remarquable et tous mes voeux pour un avenir heureux et prospère.

Je viens d'une jeune Université, située dans une ville, Bruxelles, qui n'a qu'un peu plus que mille ans de vie urbaine, quoiqu'elle soit actuellement la capitale et la plaque tournante de la Communauté européenne.

Mon Université, dont j'ai été le troisième président, est la fille néerlandophone de l'Université Libre de Bruxelles, dont les sections de langue néerlandaise se sont constituées en 1970 comme institution universitaire indépendante : La Vrije Universiteit Brussel.

L'Université Libre de Bruxelles, date de 1834, et sa création, quatre ans après l'indépendance de la Belgique, témoigne des grands courants d'idées marquant le siècle précédent. En pleine antithèse entre la conception socio-politique de l'Ancien Régime et les courants de l'ère moderne et se situant dans la ligne de l'humanisme et du siècle des lu-

*) Prof. em. Herman CORIJN est Président hon. de la VUB et Inspecteur-Général hon. ES.

mières, l'Université Libre de Bruxelles, ainsi que la Vrije Universiteit Brussel, proclamèrent le libre examen pour leur recherche scientifique et pour leur enseignement, comme moyen d'émancipation spirituelle et matérielle de l'homme. Il faut voir cette création et ces principes de base dans la situation socio-politique belge de l'époque qui était dominée par l'église catholique et son ancienne Université de Louvain. Les Universités Libres de Bruxelles, aussi bien francophone que néerlandophone, ont fourni un apport fondamental à l'évolution économique, sociale, politique et culturelle de la Belgique. Leurs relations interuniversitaires mondiales ont en outre garanti un rayonnement non négligeable aux résultats de la recherche scientifique belge.

La jeune Vrije Universiteit Brussel salue dès lors la jeune Université de Constantza, sachant par expérience, que cette jeunesse inspire un effort de pionnier dans la recherche scientifique et la méthode pédagogique. Il m'est doublement agréable de pouvoir vous rencontrer dans un pays où la libre pensée, la libre expression et la libre échange d'idées ont retrouvé leurs droits et leurs moyens. Témoins de cette liberté furent la présence de différents médecins roumains à Bruxelles et votre invitation pour exprimer ici ma libre parole. Que tout cela puisse nous aider à s'acheminer vers un accord culturel entre nos deux pays démocratiques, afin de pouvoir multiplier et intensifier nos relations scientifiques et culturelles.

*
* * *

Qu'il me soit permis de me pencher avec vous sur trois idées motrices, qui pourraient avoir la force d'inciter à d'autres réflexions :

1. A la recherche d'un dialogue.
2. Pour mieux se connaître.
3. Valeurs primordiales à défendre.

I. A LA RECHERCHE D'UN DIALOGUE

Ovide, exilé au début du premier siècle de notre ère à Tomis, a remarqué que beaucoup de Grecs, qui résidaient à Tomis, parlaient la langue des autochtones, mais en la parsèmant de mots grecs. D'un autre côté, il se plaignait que personne ne parlait un mot de Latin.

Les autochtones avaient sauvé leur authenticité. Les Grecs qui étaient surtout des colons-marchands, s'étaient adaptés. Ovide, l'intellectuel, aurait souhaité que tout le monde puisse employer la langue internationale de l'Empire romain.

Je m'excuse que je ne sois pas capable, comme des Grecs, de m'adresser à vous dans votre langue. Mais je ne suis ni Grec, ni colon,

ni marchand. Je me suis permis d'employer la langue française, qui non plus n'est pas ma langue maternelle, mais elle a l'avantage d'avoir les mêmes racines que le roumain et nous honorons ainsi le souhait caché d'Ovide.

N'étant pas un spécialiste de l'Antiquité, ayant reçu une formation de médiéviste et m'étant concentré après sur l'histoire contemporaine et sur l'histoire de la pédagogie, je ne me hasarde pas à faire un exposé exhaustif et interprétatif de la richesse archéologique de cette région.

L'évolution de mes intérêts ou de ma recherche scientifique s'étendant du moyen-âge à la période contemporaine et souscrivant à ce qu'Ovide exclame dans son "Ars amandi" : "ego me nunc natum gratulor" (3, 121) (je me félicite d'être né maintenant), je suis convaincu que l'Europe n'a jamais vécu des circonstances plus impérieuses à étudier et à se souvenir de son passé. Les événements historiques de 1989 nous ont procuré un nouvel espoir de voir apparaître au cours de la dernière décennie de ce millénaire un renouveau européen, englobant notre continent de l'Atlantique à l'Oural. Mais pour bien distinguer la lumière matinale de l'ère nouvelle, où nous entrons, il faut que nous soyons conscients d'où nous venons et que nous entamions un dialogue structuré sur l'avenir que nous voulons construire pour nos enfants et petits-enfants. Un avenir de paix et de prospérité. Un avenir, tenant compte de tout ce dont nous disposons actuellement comme matière grise, moyens technologiques et culturels. Un avenir, basé sur notre passé et nos traditions, qui abondent de valeurs primordiales, inspirant le respect de l'homme et de ses droits inaliénables.

Des témoins de ce passé et de ces valeurs sont présents dans la Dobroudja et surtout sur la rive septentrionale de la Mer Noire, le Pontos Euxeinos. Une mer, mais également un pont entre l'Europe et l'Asie, qui a reçu le qualificatif "euxeinos" (hospitalier), où les Karéen et les Achéens exploitaient sur les côtes l'or et le fer au X^e siècle avant notre ère. Une mer où se déroulait la légende des Argonautes, qui étaient à la recherche de la Toison d'or, qu'ils estimèrent pouvoir trouver à Kolchis, une région située sur la côte est de la Mer Noire, au sud du Caucase, qui était considérée dans tout le monde grec comme un endroit d'une richesse chimérique. N'est-il pas significatif que le Duc de Bourgogne Philippe le Bon, qui faisait de nos provinces au XV^e siècle un Etat unifié, situé entre la France et le Saint-Empire, créa l'ordre de la Toison d'or, comme distinction suprême de chevalerie ?

Parmi les plus de 50 villes-état, fondées par les Grecs au nord de l'Asie Mineure, au Caucase, sur les rives de la Mer Noire, au sud de l'URSS, en Roumanie et en Bulgarie, se trouve Tomis (Constantza), lieu d'immigration de Grecs-Ioniens, le plus grand centre de commerce de la région gauche du Pontos. Après la conquête romaine, Tomis devint même le centre de Pentapolis, formé en jonction avec Callatis, Dionysopolis, Odessos et Histria et, après de Hexapolis par l'adjonction de Messembria. Pendant toute cette période et au long de la "Pax Romana"

Tomis gardait ses vieilles institutions grecques : le "Demos" ou l'assemblée du peuple comme autorité suprême et le "Buleu" ou le conseil du peuple comme pouvoir exécutif. C'est vrai, la représentation se limitait aux hommes libres, mais cette organisation était une préfiguration de la démocratie, respectant la culture autochtone et laissant la direction des affaires d'état au peuple.

A 50 km. au sud, des colons venant de Heraclea Pontica bâtirent au VI^e siècle avant notre ère, sur les lieux de Mangalia d'aujourd'hui, la ville de Callatis, en amitié avec les chefs des autochtones. Ici aussi la direction était exercée par le peuple. Quoique la ville ait beaucoup souffert par suite des calamités naturelles, les vestiges, les nécropoles, le musée, les découvertes archéologiques y témoignent de la vie culturelle d'un centre hellénistique et romain important. Les statuettes du type Tanagra, la frise en marbre, représentant Artémis à la chasse (II^e—I^e s.a.n.è.), les bronzes, comme le candélabre trouvé dans un tombeau d'incinération (II^e s.a.n.è.) nous font rêver du haut niveau culturel et de la richesse, qu'on retrouve dans presque toutes les villes état de monde grec. Et Démétrios le Callatien, géographe et écrivain, souvent mentionné par les auteurs de son époque, illustre cette communication d'idées sans barrières et sans contraintes.

A 50 km. au nord de Tomis se trouvait Histria, Istros pour les Grecs, la plus ancienne colonie du Pont-Gauche. Entre le VIII^e et VI^e siècle avant notre ère, les Grecs cherchaient des contacts commerciaux avec les peuplades autour de la Mer Noire et de la Méditerranée. Les marchands de Milete arrivèrent ainsi au bord du lac Sinoe. Quelques-uns s'y installèrent, sans vouloir imposer un régime de domination. Ils achetèrent aux Thraco-Gètes des céréales, du bétail, des peaux, des poissons, du miel et apportèrent du vin, de l'huile, des armes, des céramiques, des parures. Ainsi se développa au cours des siècles une collaboration, où chacun gardant son identité, enrichissait les partenaires, aussi bien culturellement que matériellement.

Tomis, Callatis, Histria : trois exemples d'une civilisation, basée sur le respect mutuel. Avec une intention transparente j'ai souligné la démocratie à Tomis, la liberté d'expression à Callatis et la collaboration intense à Histria, des valeurs humaines qu'on a pu retrouver dans les trois villes-état, comme en différents autres endroits autour de la Mer Noire et de la Méditerranée. Nous reconnaissons ainsi dans ces racines les principes de base pour un dialogue honnête et sincère : une organisation démocratique, le libre examen et la liberté d'expression et une collaboration ouverte et enrichissante.

II. POUR MIEUX SE CONNAÎTRE

Pour que la rencontre entre les hommes ne soit pas un dialogue de sourds, il faut mieux se connaître.

Permettez moi, premièrement de vous présenter mon pays, la Belgique. Deuxièmement je rechercherai où la Belgique rencontre la Roumanie. En troisième lieu, j'ose prétendre qu'un nouvel élan européen nous attend.

1. PRESENTATION DE LA BELGIQUE

La Belgique a une superficie de 30.514 km². La Roumanie en a 237.500 km², c.a.d. presque huit fois plus grande. La Belgique compte environ 10 millions d'habitants (en 1830 elle avait une population de 3,7 millions). La Roumanie en compte plus que 20 millions.

Le nord de la Belgique, habité par une communauté d'expression flamande (± 6 m.), exposé au vent du Nord, le plat pays de Jacques Brel, est depuis la guerre muté d'un pays surtout agricole en un centre industriel très important, dont l'axe Anvers (le port) — Bruxelles (la capitale) est l'artère vivante. Bruges et Gand sont également des ports importants.

Le sud, très vallonné, habité par une communauté d'expression française (3,5 m.) renaît par la reconversion de son industrie ancienne, la sidérurgie et les mines de charbon. A l'est deux cantons, territoire devenu belge après la première guerre mondiale, sont habités par une communauté d'expression allemande.

La capitale Bruxelles ($\pm 0,5$ m.), vieille ville flamande, est en grande partie francisée et a dès lors un statut bilingue.

Différents vagues d'immigration ont fortifié la multiculturalité de la Belgique. Au début du siècle, arrivèrent surtout des Européens du Sud (Italiens et Espagnols), pour travailler dans les mines et la sidérurgie. Après la guerre, on fit appel à des travailleurs d'Afrique du Nord et de la Turquie pour constituer la main-d'oeuvre de l'industrie moderne, qui se développa surtout au nord. L'adaptation, voire l'intégration de cette nouvelle population, ne se présente pas sans difficultés.

La Belgique est traversée par des autoroutes multiples (plus de 12.000 km.), si bien éclairées toute la nuit que les astronautes y trouvent un point de repère sur leur orbite autour de notre planète. Les Belges ont également été les premiers sur le continent à voir un train à vapeur (1835 entre Bruxelles et Malines).

Devenus indépendants en 1830, après une occupation napoléonienne et après quinze ans d'union avec les Pays-Bas, les Belges se sont dotés d'une constitution très libérale, qui a eu de multiples imitations en Europe. Cette constitution, dont la garantie des libertés fondamentales est toujours sauvegardée, a déjà été révisée maintes fois pour l'adapter

aux exigences de l'évolution moderne et tout récemment en 1980 et 1988, pour transformer la Belgique actuelle en un état fédéralisé avec trois régions : la Wallonie, la Flandre et Bruxelles.

Dans l'esprit de Montesquieu, politicologue et philosophe de la France pré-révolutionnaire, les trois pouvoirs sont séparés par une autonomie absolue. 1) Le pouvoir exécutif ou le gouvernement, qui tient son pouvoir par la confiance d'une majorité dans le parlement. 2) Le pouvoir législatif avec deux chambres : la chambre des représentants et le sénat, dont les membres sont élus par suffrage universel pour quatre ans. A présent chaque région dispose, dans certaines limites, de son propre pouvoir exécutif et législatif. 3) Le pouvoir judiciaire, qui veille à la sauvegarde des libertés des individus et des intérêts de la collectivité et à l'exécution équitable des lois, votées par le parlement.

Notre système éducatif est très développé. Nous disposons de 18 centres universitaires et d'un réseau étendu d'écoles supérieures. L'obligation scolaire s'étend de six à dix-huit ans, mais 95⁰/₁₀ des enfants visite l'école maternelle à partir de 2¹/₂ à 3 ans.

Remontons dans les épaisseurs du temps. Après que les Celtes furent battus par Jules César entre 57 et 51 avant notre ère, nos régions faisaient partie de la province Gallo-romaine Belgica, avec Reims comme chef-lieu. Surtout au sud du pays des villae romaines répandirent la culture de l'Empire. Au IV^e—V^e siècle le nord fut occupé par des peuplades Germaniques, surtout des Francs. Ceci explique la formation de la frontière linguistique et le carrefour de deux cultures.

Le Belgique fut sous le règne de Charlemagne le centre de son royaume, qui s'étendait des Pyrénées à l'Oder, avec Aix-la-Chapelle comme capitale. Le sud de notre pays était toujours plus peuplé que le nord et on y continuait à parler le gallo-romain et après le français. La Flandre restait un pays rude, tout couvert de marécages, de bruyères et de bois.

Pendant la période féodale toutefois de grandes surfaces de la terre flamande furent par endiguement, défriçage et assèchement rendues propres à l'agriculture. Mais c'est surtout la draperie qui enrichit la Flandre. Des privilèges, attribués par les princes locaux, garantissent aux villes florissantes une grande liberté pour percer les frontières des domaines féodaux, où la production et la consommation étaient en balance.

Les villes, comme Bruges, Gand et Ypres, à mi chemin entre le golfe de Gascogne et la Baltique, entre l'Angleterre et la Rhénanie, entre les pays Scandinaves et l'Italie — l'Italie, plaque tournante du commerce avec l'Orient — s'adonnèrent à un commerce actif. Ils exportèrent eux-mêmes leurs draps dans l'Europe entière ou reçurent les marchands étrangers chez eux. Huy, Liège, Tournai devinrent des agglomérations artisanales et commerçantes au sud.

En 1288 les milices communales de Louvain, Bruxelles, Anvers, Nivelles et Jodoigne rejetèrent dans la bataille de Worringen la domina-

tion des seigneurs des pays Rhénans. Quatorze ans plus tard, en 1302, les milices communales de Bruges, d'Ypres et de Gand dressaient par la bataille des Eperons d'Or une barrière contre la domination des rois de France.

Par des mariages dynastiques les princes de Bourgogne devinrent les maîtres des XVII Provinces des Pays-Bas, regroupant ainsi les principautés de la Belgique et des Pays-Bas actuels. D'autres mariages incorporèrent nos régions dans l'Empire des Habsbourg. Tandis que Charles Quint dirigeait ses états avec des représentants des Pays-Bas, son fils Philippe II résidait à l'Escoriale de Madrid et envoyait des gouverneurs espagnols dans les autres régions du royaume.

Son autorité despotique, en espagnolisant le gouvernement, l'unité religieuse la plus absolue en faisant appliquer à la lettre les placards de son père, provoquèrent une résistance farouche, aussi bien des nobles que du peuple.

Trois cents seigneurs se rendirent au palais à Bruxelles de Marguerite de Parme, soeur naturelle de Philippe II, installée comme lieutenant-gouvernante générale des Pays-Bas. Elle était née et élevée dans les Pays-Bas et en parlait les deux langues. Elle aurait bien voulu suspendre les poursuites inquisitoriales à la demande des 300 nobles, représentant toute la noblesse du pays. Mais Berlaymont, qui avait été placé à côté de la gouvernante pour la surveiller, riposta directement avec un verdict, resté célèbre : „... comment, Madame, Votre Altesse a-t-elle crainte de ces gueux... !“

„Gueux“ était alors un nom injurieux, qui équivalait à „mendiant“. Les nobles n'avaient donc rien obtenu. Ils adoptèrent aussitôt la qualification de „gueux“ comme titre d'honneur et en prirent aussi les signes distinctifs : l'écuelle et la besace du mendiant, qu'ils firent graver avec deux mains enlacées, signe de solidarité et de tolérance, sur des médailles, accompagnées de la devise : „Fidèle jusqu'à la besace“. Ces insignes sont restés le symbole et le drapeau de la libre pensée et de la tolérance humaniste jusqu'à ce jour. Elles forment encore l'enseigne de l'Université Libre Néerlandophone de Bruxelles.

La résistance populaire a été décrite, non sans romantisme, au XIX^e siècle par Charles de Coster, internationalement connu, dans son chef-d'oeuvre : „La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs“ (1867).

La riposte brutale de Philippe II brisa à jamais l'unité territoriale, politique et religieuse des XVII provinces. Les provinces calvinistes du Nord ou Provinces Unies (les actuels Pays-Bas), qui avaient pu résister, demeurèrent séparées des provinces du Sud, qui furent soumises à l'obéissance royale et auxquelles on donna le nom de „Pays-Bas espagnols“ (l'actuelle Belgique). Beaucoup de gens du Sud émigrèrent au Nord et y contribuèrent à la prospérité du siècle d'or des Provinces Unies.

La fin de la guerre de succession d'Espagne par les traités d'Utrecht (1713) mettait la Belgique sous la domination Autrichienne. A la

fin du XVIII^e — début XIX^e siècle les Belges subirent encore une domination française et une unification avec les Pays-Bas.

Après trois siècles d'occupation étrangère et plusieurs tentatives manquées de libération, la Révolution de 1830 réussit d'instaurer un régime démocratique et parlementaire en pleine indépendance.

2. OU LA BELGIQUE RENCONTRE LA ROUMANIE

Ce n'est pas à moi de vous faire connaître votre pays, ni de retracer votre histoire. Qu'il ne soit tout-de-même permis d'en souligner quelques aspects pour attirer votre attention bienveillante sur des situations historiques plus ou moins comparables.

Je pense pouvoir dire que les Roumains ne s'en rapportent plus journellement au témoignage d'Hérodote, qui décrivait les Gètes comme „les plus braves et les plus justes parmi les Thraces“, comme les Belges ne se vantent plus des qualités que Jules César leur avait attribuées dans son „De bello Gallico“ en écrivant : „Horum fortissimi sunt Belgae“ (de tous les Gaulois, les Belges sont les plus braves). En tout cas, nous pouvons proclamer ensemble et nos deux peuples peuvent s'exclamer en chœur que nos ancêtres furent loués pour leur courage.

Plus important est le contact direct que la côte de la Dobroudja a eu avec la civilisation antique. Istros, Tomis et Callatis étaient il y a plus de 2.500 ans, comme je l'ai déjà souligné, des villes-état économiquement fortes, pratiquant un commerce intense avec les colons grecs, qui s'y installèrent, venant de la côte occidentale de l'Asie Mineure, région imbibée par la culture de la Grèce antique.

L'Europe romaine englobait la plus grande partie de notre continent. De la Bretagne et la Gaule jusqu'en Asie Mineure et tout le littoral méditerranéen de l'Afrique, on connaît et vivra les mêmes conditions économiques et socio-politiques, Rome étant „le ventre“ de l'Empire. La Roumanie était peuplée par les Daco-Romains, comme nos régions l'étaient par les Gallo-Romains. Le Rhin et le Danube formaient le „Limes“ de la romanisation et de la christianisation. La „Pax Romana“ soutenue par une organisation pyramidale, assurait à nos pays 300 ans d'ordre, de sécurité et d'une certaine prospérité. Elle était même à la base de la langue française et de votre langue roumaine.

Quoique l'Empire Romain se scindait en deux en 395 et que Byzance devenait la nouvelle Rome, les peuplades Germaniques et Slaves transgressaient aussi bien le Rhin que le Danube, attirées par une agriculture expansive, une industrie perfectionnée et des agglomérations prospères. Tandis que l'Empire Byzantin pouvait pendant environ mille ans sauvegarder la tradition de la civilisation antique, l'Europe occidentale se forgeait une culture mixte, d'origine latine et germanique.

Et pourtant aussi bien l'Europe de l'Est que l'Europe de l'Ouest se sont, au X^e et XI^e siècle transformées sensiblement dans les princi-

paux aspects de la société, aspects économiques ou sociaux, démographiques ou culturels. Elles ont en même temps dû subir les malheurs des guerres féodales, des invasions, des croisades, d'une stratification sociale rigide.

Comme la Blegique, déjà au XI^e—XII^e siècle, la vie urbaine se développa en Roumanie au XIII^e—XIV^e siècle. On voit entre autres en Transsylvanie : Alba Iulia, Cluj, Oradea, Sibiu, Braşov, Timişoara ; en Moldavie : Baia, Siret, Roman ; en Valachie : Argeş, Tîrgovişte, Giurgiu ; en Dobroudja ; Cavarna, Mangalia, Constantza, Hirsova, Mangalia ; fut même un lieu de refuge pour les pirates et un relais pour les marchands génois qui assumèrent la liaison commerciale entre les marchands flamands, qui leur fournissaient des draps et les marchands arabes, qui apportaient les épices de l'Orient.

Les princes féodaux faisaient, pour des décisions importantes, appel à un conseil, constitué de représentants des couches sociales libres. En Moldavie et en Valachie on appela ce conseil Adunarea Ţării, en Transylvanie Congrégation. En France et au Pays-Bas il fut nommé „Etats Généraux“. Leur compétence était pour ainsi dire identique.

Comme la Belgique, la Roumanie a connu des occupations étrangères. Lorsque l'Empire Ottoman eut annexé une grande partie de la Péninsule Balkanique, s'empara entre autres de la plus grande partie de la Dobroudja, qui resta sous l'occupation ottomane jusqu'en 1877, et que l'Europe centrale fut continuellement menacée, la Valachie et la Moldavie se trouvèrent à la première ligne pour la défense de l'Europe. Au XVIII^e siècle différentes régions de la Roumanie connurent la domination des Habsbourgs d'Autriche. C'est ainsi que Marie-Thérèse d'Autriche et Joseph II figurent aussi bien dans l'histoire roumaine que dans les descriptions du passé belge.

En dépit que la Roumanie, comme la Belgique, fut le théâtre d'opérations militaires et ait connu des révoltes manquées contre les pouvoir étranger, elle a au long des siècles été capable de sauvegarder son identité.

La Révolution française influença profondément aussi bien la manière de penser que l'attitude des collectivités. La liberté devint le mot d'ordre dans toute l'Europe. Unité nationale détermina les aspirations des peuples. Presque tous les pays d'Europe ont connu, au courant du XIX^e — début du XX^e siècle des révolutions, inspirées de liberté, égalité, fraternité. La Roumanie en 1821 et 1848-49. La Belgique en 1830. La légitimité du pouvoir par la grâce du Dieu était remplacée par la délégation de l'autorité, basée sur la volonté du peuple.

La majorité des peuples européens passèrent ainsi de l'Ancien Régime aux temps modernes et arrivèrent, par des hauts et des bas, parfois en surmontant des circonstances difficiles, ici et là en rejetant avec force et par des mouvements populaires des régimes oppressifs à une organisation démocratique, qui se perfectionnera pour entrer dans un nouveau millénaire, se trouvant devant les portes de notre histoire.

3. UN NOUVEL ELAN EUROPEEN NOUS ATTEND

La Belgique, se situant au carrefour de deux cultures européennes, Germanique et Latine, où on parle le Néerlandais, le Français et l'Allemand, a toujours, étant un petit pays, attaché beaucoup d'importance à ses relations amicales avec d'autres pays et d'autres peuples. Maintenant qu'elle est le siège d'institutions de la Communauté Européenne, elle regarde avec espoir les nouvelles possibilités qui se présentent et, avec pleine conscience des nouveaux défis, qui s'annoncent, pour prendre un nouvel élan dans la construction de la confédération européenne, comme le disait le président Mitterand, ou la demeure commune européenne, selon la vive espérance du président Gorbatsjov.

Les relations bilatérales sont dans ce cadre aussi importantes que les structures multilatérales. En dépit de l'éloignement géographique les rencontres entre la Belgique et la Roumanie se facilitent par la parenté d'une de nos langues avec le Roumain et par l'attachement à une commune civilisation. Nous pouvons faire appel aux mêmes sources de l'histoire. Notre dialogue peut s'inspirer des idées nobles de nos philosophes, de nos auteurs, de nos artistes. Il doit en même temps penser aux actes sanguinaires honteux, dont notre passé est parsemé. L'intolérance, le fanatisme et le racisme ont amené trop de guerres fratricides, trop de progroms, trop de guerres de religion, trop de génocides.

Il est impossible de construire un avenir digne de l'homme sans connaissance des hauts et des bas du passé. Raymon Aron remarque dans „Leçons d'histoire“ (Paris, s.d. 1989) : „...l'homme est historique parce qu'il a la capacité de penser son passé, de s'en détacher et de se donner un avenir.“ (p. 28). S'en détacher ne veut pas dire l'oublier. Comment pourrait-on nourrir l'espoir en un meilleur lendemain en rayant de la mémoire le camp d'Auschwitz, devenu le symbole des atrocités des camps de concentration et des goulags. Les négationistes, qui nient l'existence des génocides nazis et veulent reviser l'histoire, en négligeant le contexte idéologique, en détournant l'interprétation des sources et par des raisonnements absurdes, détruisent la force pour éviter le renouvellement de semblables catastrophes.

Comment pourrait-on, à côté des déboires amers, ne pas admirer la beauté de nos villes et campagnes. Jacques Brel chantait dans „Mon père disait“ :

„C'est le vent du Nord qui fait tourner la terre
Autour de Bruges ;
C'est le vent du Nord qu'a raboté la terre
Autour des tours ;
Qui fait que nos filles ont le regard tranquille
Des vieilles villes ;
Qui fait que nos belles ont les cheveux fragiles
De nos dentelles.“

Les cloîtres de Moldavie, les sanctuaires de Sarmizegethusa, les fresques de Voronets, le palais de Mogoșoaia, les églises de bois et les maisons paysannes du musée du village à Bucarest, les entrelacs métalliques des champs de pétrole de Ploiești, les musées de Constantza et de Mangalia, les champs de blé à la campagne et bien d'autres témoins de la riche culture roumaine sont autant d'indices de l'apport de l'histoire roumaine au patrimoine européen.

Chaque printemps porte dans ses rayons de soleil, dans ses boutons de fleurs le grand espoir du ciel d'azur de l'été. Il va de l'histoire comme de la vie. Nul doute qu'après le froid de l'hiver vienne la chaleur de la nouvelle saison.

L'Europe commence une nouvelle période de son histoire. On parle déjà de post-modernisme. Il dépend des peuples, plutôt que des gouvernements pour en faire un été de plein soleil.

Il faudra qu'ils se souviennent des valeurs, qui nous ont été léguées par une histoire commune et qui doivent être défendu. C'est que dans un monde en pleine transformation, qui dresse l'inventaire critique de ses traditions pour mieux évaluer les richesses intellectuelles dont il dispose et orienter ainsi son avenir sur des voies plus sûres, il faut rechercher quelques lignes directrices, qui peuvent nous guider.

III. DES VALEURS PRIMORDIALES A DEFENDRE

Référant à notre patrimoine historique, je crois pouvoir dire qu'il est nécessaire de défendre avec toutes nos forces :

1. L'émancipation de l'homme.
2. L'organisation démocratique.
3. Le cerveau et les mains.
4. La multiculturalité.

1. L'EMANCIPATION DE L'HOMME

Evidemment que l'homme veut dire l'être humain : l'homme, la femme et l'enfant.

L'émancipation signifie l'assurance des droits, qui garantissent le développement complet des qualités dont chaque individu dispose. La réalisation totale est liée au goût de la connaissance. La liberté individuelle est hautement déterminée par l'acquis du savoir. Non un savoir qui a une réponse à chaque question. Mais un savoir qui suscite à chaque réponse des questions nouvelles. Cela veut dire qu'il n'y a pas d'émancipations sans sens critique.

Par l'intermédiaire du siècle des lumières et de la Renaissance nous rencontrons forcément la pensée grecque. Les philosophes grecs cultivaient une attitude libératrice, qui renonce aux mythes pour l'explication des puissances qui dominent et limitent l'homme de toutes parts. Il étudient la nature et analysent ses forces pour mieux pouvoir se défaire de ses contraintes et disposer des moyens pour les maîtriser. C'est par son énergie que l'homme dessine lui-même la voie à suivre pour son développement, comme le disait Xénophane : „Mais sans peine il met tout en mouvement par la pensée de son esprit“. Cela suppose un combat. Car rien ne s'acquiert sans conflit. Mais un conflit qui se déroule comme la frottement entre l'archet et la corde du violon, une image qui nous vient d'Héraclite d'Ephèse. Un conflit imbibé par la recherche harmonieuse d'une morale aristocratique, dont les porteurs ont été les grands poètes de la Grèce classique : Homère, Pindare, Eschyle et Sophocle.

Pour mieux faire éclore cette énergie il faut la „maïeutique“ de Socrate, c'est-à-dire l'art d'accoucher l'esprit par l'enseignement et la formation. Et Platon en découvre la voie, la dialectique, à savoir l'art du dialogue et de la recherche scientifique. Il faut pour cela une présence des réalités dans les idées et l'idée doit devenir le moteur des choses. Comme cela on crée un rapport mutuel entre le paradigme ou prototype et la configuration journalistique. Aristote y ajoutait le mouvement par l'opposition de thèse et antithèse, dont la synthèse devient une nouvelle thèse, qui contient la potentialité du changement.

Cette philosophie antique, qui cherche l'émancipation de l'homme, a déterminé, en élaboration continue ou en contradiction, tous les courants de la pensée européenne. A tel point qu'on disait de Kierkegaard qu'il était le Socrate et de Nietzsche l'Héraclite du XIX^e siècle.

L'évolution de la pensée européenne peut être symbolisée par l'histoire mythique de Prométhée, qui hante l'homme depuis des siècles. Prométhée est l'homme de pensée, de science et de savoir-faire, qui se révolte contra toutes les limites qui l'entourent, même quand celles-là viennent des dieux. Il se trouve heureux dans cette rébellion, parcequ'il sait que l'avenir lui appartient. Mais Prométhée n'est pas le révolté solitaire et métaphysique, il est conscient que sa rébellion concerne tous les hommes, dont il se sait responsable.

Dès la tragédie „Prométhée enchaîné“ d'Eschyle, qui date du V^e siècle avant notre ère, le mythe de Prométhée est resté vivant. Il réapparaît pendant la Renaissance sous forme des idéaux humanistes. Il est évoqué par André Gide et par Jean-Paul Sartre. Il est „l'homme révolté“ d'Albert Camus. Parfois il change de nom, comme Faust chez Goethe ou Goetz chez Sartre, parfois il garde son nom, comme chez Shelley ou chez Carl Spitteler. Toujours il cherche une existence de lucidité, portée par son effort, par sa conscience et son intelligence. Toujours il reste fidèle à soi-même, jusqu'à la folie, chez Hölderlin, Baudelaire ou Rimbaud, ou jusqu'à la mort chez Beethoven, Nietzsche ou Rilke.

L'émancipation de l'homme est ainsi une constante dans la pensée européenne.

2. L'ORGANISATION DEMOCRATIQUE

Il y a un lien indissoluble entre l'émancipation de l'homme et une organisation démocratique. Car si l'émancipation, qui concerne surtout l'individu, la personnalité, est liée en premier ordre à la manière de penser, la démocratie doit créer une collectivité qui garantit la liberté de pensée, la liberté de s'exprimer, la liberté de participer, la liberté de se déplacer, en un mot le libre examen pour tout citoyen.

Il est important de constater qu'aussi bien dans nos principautés que dans les pays roumains nous pouvions, déjà au XIV^e siècle, souligner des mouvements, dans les villes et dans les campagnes, que l'on peut qualifier comme démocratiques. Ces mouvements se manifestèrent violemment en Flandre, en Brabant et à Liège. Ils aboutirent en Flandre au partage de l'administration communale entre les petits métiers et la poorterie ; en Brabant à l'établissement d'un régime mi-patricien, mi-plébéien ; à Liège à la domination exclusive des démocrates. En même temps le prince dut à son tour laisser ses sujets intervenir dans le gouvernement de la principauté. Les Brabançons et les Liégeois se firent même accorder des actes constitutionnels comme la „Joyeuse Entrée“ (1356) et la „Paix de Fexhe“ (1316).

Dans les pays roumains, on peut noter à la même époque des manifestations en différents endroits. Les serfs s'opposent au clergé féodal et à la noblesse. Des conflits éclatent sur les domaines des monastères de Cîrța et Cluj-Mănăstur et dans le „comitatus“ d'Alba, Arad, Dobica, Sătmar, Solnoc, ainsi que dans le sud de la Transylvanie. En 1437 c'est la grande émeute, provoquée par une série d'abus à l'occasion de la collecte des impôts exigés par l'évêque de Transylvanie (Gheorghe Lespeș). Les nobles se voient contraints de conclure une convention prévoyant l'institution d'un moyen de contrôle des deux parties, afin d'assurer le respect des droits de chacun. Au termes de cette convention la paysannerie se considère elle-même comme une „universitas respicolarum“, ce qu'on pourrait traduire par une „communauté républicaine“, participante de droit à la vie socio-politique du voïvodat transylvanien.

Les humanistes se sont érigés contre toutes forces d'oppression. L'écrivain et homme politique roumain Nicolaus Olachus entretenait une vaste correspondance avec Erasme de Rotterdam. Ce n'est qu'un exemple du large mouvement humaniste au XVI^e siècle en Roumanie.

Les philosophes du siècle des Lumières démontrèrent que les droits des peuples ne pouvaient être sauvegardés que par le séparation des pouvoirs et que le pouvoir émane du peuple et pas de Dieu. Ils construisèrent une nouvelle image de l'homme et du monde. Jean-Jacques Rousseau déploya une nouvelle conception et de l'éducation dans son „Emile“, et de la famille dans „La nouvelle Héloïse“ et des relations socio-politiques dans son „Contrat Social“. La devise : „Liberté, égalité, fraternité“ trouvait un écho retentissant dans toute l'Europe.

Les XIX^e et XX^e siècles devinrent une période de révolutions, inspirées par les valeurs démocratiques.

L'aspiration à une organisation démocratique de la communauté a depuis plus que deux millénaires motivé l'action des peuples européens. Et ce combat n'a pas encore pris fin.

3. LE CERVEAU ET LES MAINS

Lorsqu' Archimède de Syracuse s'écriait : „Qu'on me donne un point d'appui, et je déplacerai le monde !“, il suggérait la cohérence entre l'esprit et la matière. Les maçons et les sculpteurs, qui ont bâti les édifices, qui appartiennent à notre patrimoine commun et que les touristes américains, parcourant l'Europe, admirent bouche bée, avaient, symboliquement, trouvé le point d'appui pour déplacer le monde.

L'épistémologie nous apprend que l'évolution scientifique a connu trois ruptures assez brusques et avec grandes conséquences aussi bien pour notre vision du monde que dans la vie journalière. La période qui commence avec Euclide a découvert la temps et l'espace. Depuis Galileo Galilei c'est l'énergie qui domine à la fois la recherche scientifique et la méthode artisanale ou industrielle. Le rationalisme de Descartes alla de pair avec l'ordre mécanique de Newton. La force musculaire de l'Homme était soutenue et amplifiée par l'énergie naturelle, qui fut l'objet de toute forme de recherche.

Nous sommes maintenant entrés dans une èra nouvelle, celle de l'informatique, qui dirige le cerveau et les mains. Nous ne comptons pour ainsi dire plus avec les concepts temps et espace. Notre monde est placé sous la tutelle des „bits“, qui unissent le temps et l'espace dans un seul concept. Nous avons découvert presque toutes les sources d'énergie, que la nature peut nous fournir. Des savants, comme le professeur Prigogine de l'Université Libre de Bruxelles, prix Nobel de physique, font chanceler le monde newtonien. Des super-ordinateurs font des millions d'opérations sur un minimum de temps, autant et si vite que cela dépasse notre possibilité d'imagination. Nous assistons par le médias aux événements mondiaux, où qu'ils se passent et quelque soit leur nature au moment même qu'ils se produisent. Nos connaissances s'accroissent exponentiellement et on n'en voit pas les limites. Nous pouvons dire que 90% de toutes les découvertes scientifiques de toute notre histoire datent des dernières décennies.

L'automatisation a remplacé en grande partie le travail manuel. La recherche appliquée nous a apporté une technologie, qui a non seulement prolongé notre force musculaire mais également notre cerveau, même notre intelligence.

Tout cela nous procure des possibilités presque illimitées. Mais tout cela n'est pas sans danger. La distance entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas devient toujours plus grande. Comme on pourrait dire que l'abîme entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas

devient toujours plus profond. La crédibilité des uns et la confiance des autres y perdent beaucoup, ce qui est très nuisible pour la tolérance entre les hommes et pour l'entraide humanitaire.

Jamais avant, l'enseignement, aussi bien général que professionnel, avec des chances égales pour chacun, a été plus vital. De la formation des cerveaux et des mains dépend le sort et le bien-être des générations futures.

4. LA MULTICULTURALITE

Il n'est dans le monde actuel plus possible de s'enfermer dans ses frontières. L'internationalisme, même la mondialisme, avec un esprit ouvert pour donner et recevoir, est devenu la seule voie à suivre pour servir ses propres intérêts.

Les révolutions industrielles du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle et leurs corollaires, la nécessité d'augmenter constamment la production, même en créant des besoins artificiels, et l'obligation impérieuse de protéger la vie économique d'un pays, contraignaient autrefois les nations à s'isoler des autres, à se défendre contre les autres, à stimuler un nationalisme radical. La conséquence était des guerres atroces et fratricides.

La recherche scientifique, le développement technologique, la vie économique, la situation sociale ne sont plus des domaines d'activité qui peuvent se pratiquer ou être organisée dans la cadre étroit d'un pays ou d'une nation. Si nous voulons soutenir le progrès, il faudra accepter et même activer l'interdépendance, sûrement au niveau européen, même à l'échelle mondiale.

Willy Claes, vice-premier-ministre de gouvernement belge, écrivait dans son livre sous le titre : „De Derde Weg“ (La troisième voie), (je traduis) : „Le monde devient toujours plus petit, l'interdépendance s'accroît par les liens toujours plus forts des systèmes techniques, qui sont à la base de la communauté humanitaire. Les peuples sont de plus en plus aspirés par le même destin, ce qui ne signifie pas que la pluri-formité des cultures, cette richesse irremplaçable, soit menacée de disparition. Comme le disait Peccei : „La convergence progressive de tous les peuples est un postulat essentiel pour l'avenir“ (p. 209).

Au CERN de Genève, le centre européen de recherche sur l'énergie des plus petites particules, on peut rencontrer des scientifiques européens, américains, russes, japonais et de bien d'autres pays ou endroit.

Mais nous rencontrons également dans nos rues les ouvriers venant d'autres régions du monde, qui, c'est vrai, y viennent chercher des moyens pour vivre, mais également nous livrent leur main d'oeuvre. Ils sont venus avec leurs traditions culturelles, qu'ils ont le droit de sauvegarder tout en s'intégrant dans notre société.

Ces différents niveaux de multiculturalité nous donnent la possibilité de s'enrichir et d'améliorer notre environnement humain.

CONCLUSION

Il est temps d'arriver à ma conclusion.

En m'inspirant des sources européennes, j'ai badiné un peu avec l'histoire. L'origine de mes réflexions fut l'anniversaire historique de la Dobroudja et surtout des trois grands centres Tomis, Callatis et Histria.

Très vite surgit une double question : qu'est ce qui est resté comme valeurs, dignes d'être soulignées, dans les siècles suivants et comment ont-elles influencé la vie des hommes et des femmes, qui ont senti et sentent encore „le Crivat“, le vent venant de la Mer Noire et de ceux qui se sont protégés et se protègent encore contre le vent du Nord ?

Et la découverte des ressemblances chroniques et sûrement pas la conformité, devint petit à petit une passion de lecture et de recherche.

En survolant le panorama de la condition humaine on découvre en effet des points de contact, qui vous dirigent vers d'autres horizons, qui fécondent la pensée et même l'imagination.

J'étais toutefois continuellement hanté par le spectre du doute. Avais-je bien le droit à ce badinage et à ces comparaisons, qui s'érigèrent comme des paraboles ?

J'étais un peu tranquilisé lorsque je lisais dans un livre, paru récemment sous le titre „Le Système de l'Histoire“ de Robert Bonnaud, à la page 171, ce qui suit : „L'histoire universelle n'est pas une tunique sans couture. Elle est faite de pièces et de morceaux. Mais elle existe comme telle et pas seulement comme juxtaposition d'histoires partielles. L'unité du processus historique mondial et la diversité de ses formes locales doivent être pensées ensemble. Elles peuvent l'être.“

J'étais dès lors totalement convaincu que je pourrais rechercher dans la culture si riche et abondante des cités-état de la Dobroudja les valeurs de l'histoire de notre continent, qui ont toujours mérité d'être défendues : l'émancipation de l'homme, l'organisation démocratique, le cerveau et les mains, la multiculturalité.

Il m'était impossible d'arriver jusque là sans une recherche d'un dialogue et sans avoir fait plus ample connaissance des partenaires.

*
* * *

Ovide, qui appartient à l'histoire culturelle roumaine écrivait dans ses „Epistolae ex Ponto“ : „Excitat auditor studium“ (un auditoire attentif excite l'application de l'orateur) (4, 2, 35).

Il avait pleinement raison. J'en ai fait ici l'expérience. Je vous remercie cordialement pour votre aimable invitation et votre attention si bienveillante.